Document généré le 2 mai 2025 03:39

Liberté

Joyce Carol Oates
Marriages and infidelities (Mariages et Infidélités) (1972)

Pierre E. Brodin

Volume 16, numéro 1 (91), janvier–février 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30462ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brodin, P. E. (1974). Joyce Carol Oates : *Marriages and infidelities* (Mariages et Infidélités) (1972). *Liberté*, *16*(1), 114–119.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JOYCE CAROL OATES

MARRIAGES AND INFIDELITIES (Mariages et Infidélités) (1972)

Auteur de plusieurs romans à succès *(Des Gens Chics, Eux),* lauréate du *National Book Award,* Joyce Carol Oates a déjà derrière elle, à moins de quarante ans, une oeuvre très abondante et substantielle. Le recueil intitulé *Mariages et Infidélités,* publié en 1972, comprend deux douzaines de nouvelles qui, écrites d'une plume alerte, offrent au lecteur des sujets extrêmement variés, de nature à captiver l'attention de la plupart des lecteurs.

Le thème principal, mais non exclusif de ces nouvelles est, comme le titre l'indique, celui des relations conjugales.

Le cadre est généralement américain (à l'exception d'une ou deux histoires qui ont pour toile de fond un pays étranger — l'Irlande, dans une des meilleures nouvelles) et, plus spécifiquement, emprunté au Michigan, à la ville de Détroit ou à ses faubourgs — secteur que connaît bien Joyce Carol Oates, puisqu'elle y a passé la plus grande partie de son existence. Les descriptions sont, comme celles des écrivains naturalistes (Zola, Dreiser), très détaillées, très réalistes, et absolument authentiques : nous voyons vivre sous nos yeux des hommes et des femmes qui parlent le langage de tous les jours, qui conduisent leur voiture, font la cuisine, mangent, dorment, dans un décor criant de vérité.

Plusieurs nouvelles évoquent des « infidélités » : celles-ci, presque toujours, tournent mal, car l'amour, le romanesque, résistent mal, en général, à la clandestinité des rapports, aux mensonges des amants, à l'inassouvissement ou à l'insatisfaction de l'une ou de l'autre des parties du couple, à la honte et au dégoût souvent engendrés par les aventures extra-conjugales, et finalement, à l'usure du temps.

Une des nouvelles du recueil est intitulée « Extraordinaires illusions populaires ». Ces « illusions » sont, évidemment, celles des femmes qui trompent leurs maris et s'imaginent résoudre ainsi leurs « problèmes ». Ann, une jeune fem-

me de trente-deux ans, mariée et mère de famille, est lasse de la vie qu'elle mène avec son mari — un brave type qui travaille dans une agence immobilière et passe son temps à acheter et vendre des maisons, et ses deux garçons, âgés respectivement de onze et huit ans, deux gosses particulièrement actifs, bruyants et épuisants ! Elle a eu des relations illicites avec Stanford, un professeur de mathématiques dans un lycée, célibataire, pauvre et malheureux. Elle a rompu, mais voudrait bien renouer, comme elle l'a déjà fait au moins une fois. Elle téléphone à Stanford. Pas de réponse. Elle reprend avec tristesse ses occupations ménagères, et pense à se suicider. Mais ce n'est qu'une « option » entre plusieurs possibilités — et pas la plus probable. Il y a de fortes chances pour qu'elle continue, quelques années encore, cette existence morne et décevante. Peut-être l'âge lui apportera-t-il la résignation nécessaire.

Une nouvelle intitulée *The Lady with the Pet Dog* est en quelque sorte une adaptation américaine du récit fameux de Tchekov, *La Dame au Petit Chien,* dans lequel le célèbre écrivain russe nous raconte la triste liaison, sans avenir, sans espoir, d'un homme marié et d'une femme mariée qui s'étaient rencontrés par hasard, dans une station d'été de Crimée. Ici, c'est sur une plage de Nantucket que le couple fait connaissance, et le chien appartient à l'homme, et non à la dame. Cela dit, on retrouve quelques-uns des épisodes de la nouvelle de Tchekov — la brève rencontre au théâtre, par exemple et les rendez-vous dans des hôtels de second ordre — Une petite variante, cependant, colore la conclusion de la version de Joyce Carol Oates : Ann, la femme adultère, en vient à se dire que son « vrai » mari, c'est peut-être, non pas celui qui est à la maison, mais l'autre, celui qu'elle ne pourra jamais épouser mais qui a rallumé en elle cette petite flamme amoureuse que son époux avait maladroitement éteinte.

Le divorce apparaît, parfois, comme une solution. Mais les « héroïnes » de Miss Oates ne trouvent pas, en général, le bonheur dans la rupture des liens conjugaux. Elles se rendent compte, au bout d'un certain temps, que ni la liberté retrouvée, ni un second mariage n'apportent une solution entièrement satisfaisante. Elles pourraient dire, comme certaines des

héroïnes de Colette qui a, elle aussi, longuement médité sur le thème de l'amour, des illusions et désillusions conjugales et sur la psychologie de la femme amoureuse :

... « besoin de vagabondage, besoin de l'entrave, effroi et passion de la liberté, ces deux saisons de l'âme alternent et alterneront longtemps dans la vie de (la femme), lui proposant deux images contraires de son rêve également flatteuses, également illusoires ! »

Plusieurs nouvelles nous montrent des mariages malheureux qui ne se terminent pas nécessairement par l'adultère ou le divorce. Dans le récit ironiquement intitulé *Normal Love (Amour normal),* une femme mariée, âgée d'un peu moins de quarante ans, raconte sa vie « normale » d'épouse de professeur et de mère de famille nombreuse dans une petite ville universitaire. Fatiguée et rebutée par de petites tâches ingrates, cette femme n'a pas la consolation d'aimer ou d'être aimée. Elle est noyée dans la routine des devoirs quotidiens et privée de tout plaisir, de toute satisfaction profonde, de toute fierté d'avoir « accompli » quelque chose sur cette terre... Elle peut, évidemment, trouver quelques amies parmi les autres femmes de professeurs, et elle pourrait aussi identifier ses voeux à ceux de son mari, se réjouir de la réussite de celui-ci, vivre à travers lui. Mais elle a de la peine à se résigner à une existence « par personne interposée ».

Ailleurs, nous trouvons des « femmes-enfants », mariées trop tôt, ou des femmes malades, refoulées ou traumatisées par une expérience malheureuse. Ces femmes sont des clientes toutes indiquées pour le psychiatre. Mais, dans une des nouvelles, l'infirmière qui travaille avec le psychiatre et qui est secrètement amoureuse de lui, n'est pas moins malheureuse que les malades qui viennent se faire soigner.

Derrière le calme apparent des vies bourgeoises, bien des drames cachés ou virtuels sont décelés par la romancière qui, telle le *Diable Boîteux* de Lesage, ouvre les fenêtres des maisons et le couvercle des âmes.

Dans *Les Enfants,* une femme qui avait mené jusque-là une existence parfaitement « normale », se met à battre jusqu'au sang sa petite fille, coupable d'avoir donné un coup au bébé dans son berceau. La nature profonde de cette per-

sonne, son capital d'énergie, de violence et de haine, invisibles jusqu'à cette minute, se révèlent brusquement, provoquant un douloureux étonnement chez le mari de la dame qui avait cru épouser un agneau et se trouve tout d'un coup en présence d'une louve.

La fine psychologue qu'est Joyce Carol Oates sait que les êtres humains ne sont pas simples. Les femmes, en particulier, sont des êtres complexes, animées de sentiments contradictoires. Dans *Puzzle,* par exemple, une femme se demande comment elle peut aimer et haïr en même temps son mari. Elle a été jusqu'à souhaiter la mort de celui-ci, que pourtant elle ne déteste pas vraiment. Elle sera d'autant plus malheureuse d'avoir eu cette pensée que quelqu'un — son fils — est mort peu de temps après, comme si elle avait, de ses voeux malencontreux, appelé sur le jeune garçon le fil des Parques !

The Sacred Marriage (Le Mariage Sacré) met en scène une jeune veuve en apparence infidèle à la mémoire de son mari, le célèbre écrivain Connell Pearce. Un professeur de littérature, Howard Dean, rend visite à Emilia Pearce pour consulter des manuscrits inédits du maître disparu. Emilia lui montre les papiers de son mari et lui donne, pendant une semaine, une hospitalité plus que généreuse. Howard est persuadé qu'Emilia l'aime et accepterait de l'épouser. Mais bientôt arrive le professeur Frazer, universitaire que la jeune veuve recevra avec la même générosité. Howard, jaloux et déçu, préfère s'en aller. Mais il finit par comprendre qu'Emilia, *à sa façon,* reste fidèle à la mémoire de son mari. Celui-ci avait, d'ailleurs, dans une ébauche de roman, prévu ce qui allait arriver, en imaginant une femme qui est la *dépositaire* de l'art de son mari : ... « elle donne sa bénédiction à tous les admirateurs de l'art (de son mari) qui viennent à elle ; elle seule conserve le caractère sacré de l'artiste disparu. Son corps. Sa consécration ... »

Joyce Carol Oates a toujours pensé que nous vivons dans un monde violent et que le devoir du romancier est de présenter au lecteur la vie comme elle est — brutale, impitoyable.

Les actes de violence qui marquent la plupart des romans de Joyce Carol Oates se retrouvent dans quelques-unes de ses nouvelles.

Dans *By the River,* une jeune femme qui revient de son pays natal est poignardée par son père. Celui-ci était en train de devenir fou, après avoir pris conscience que sa vie avait été un *échec.* Dans une autre nouvelle, une femme est assassinée par son mari. Ailleurs encore, on retrouve dans une rivière le cadavre d'une jeune personne coupée en morceaux. L'auteur, bien entendu, ne suggère nullement que ces épisodes reflètent l'Amérique d'aujourd'hui. Il s'agit seulement de ces « *zones d'ombre* » sur lesquelles la romancière projette une lumière crue.

Un des récits les plus impressionnants et les plus réussis de *Mariages et Infidélités* se déroule sur un décor assez tragique, inspiré sans doute par des épisodes récents de l'actualité mondiale. Dans cette nouvelle, intitulée *Did you ever slip on red blood? (Avez-vous jamais glissé dans une marre de sang?),* Severin, un jeune fou antimilitariste qui a envie de partir pour un climat plus chaud que celui du nord des Etats-Unis, essaie de détourner un avion américain vers l'Afrique du Nord. Il presse un couteau contre le dos de l'hôtesse de l'air, dont il se sert comme otage. L'avion se pose à New-York, car il n'a pas assez d'essence pour un vol transatlantique. Pendant que le « pirate de l'air », accompagné de son otage, se dirige vers le gros avion qui doit les emmener en Algérie, la jeune femme trébuche et tombe. C'est le moment propice que choisit un tireur d'élite, Oberon, pour abattre Severin. Quelque temps plus tard, le tireur, un homme grand, athlétique, solidement bâti, se présente au domicile de l'hôtesse qui, à la fois reconnaissante et fascinée par l'odeur du sang non moins que par le cynisme de son sauveur, est prête à tomber dans les bras de ce dernier.

« — Dites-moi ce que vous avez ressenti ?, demande-t-elle à Oberon. De quoi avais-je l'air ?
— Vous étiez très belle.
— J'étais belle ? Même sous la pluie, même après une heure passée avec lui ? J'étais belle pour vous ?
— Oui, vous étiez très belle... Pendant quinze minutes, je vous ai regardée, vous et lui. Vous. Je n'avais jamais vu un visage comme le vôtre.
— Vous aviez peur ?

— Non. J'ai pris mon temps. Je savais comment ça finirait. Je n'avais qu'à attendre le moment favorable.
— Vous aviez tué quelqu'un déjà ?
— Jamais un Américain.

Il avait tué le jeune pirate avec son fusil de chasse ; la première balle avait atteint la poitrine, la seconde le visage. De très beaux coups. Pendant dix, quinze minutes, il avait eu l'oeil collé au viseur, attendant patiemment. Ah, cette fille !

La victime avait fait un saut en arrière. Du sang avait jailli de son visage comme une exclamation.

Un jour Oberon était allé la voir. Il avait tiré la sonnette de l'appartement, s'était présenté. « Vous savez qui je suis, avait-il dit. Il était très excité. Il y avait autour de lui une odeur d'excitation intense. La jeune fille fixa ses regards sur lui.

« Vous savez pourquoi je suis ici », dit-il...

De cette galerie de personnages créés par Miss Oates émergent quelques individus bouleversants d'humanité, par exemple Charles Benedict dans *Stray Children (Enfants égarés)*. Charles Benedict est un urbaniste distingué, marié et père de famille. Un jour il reçoit la visite d'une jeune inconnue de vingt-six ans nommée Smith. Celle-ci est probablement issue d'une très courte liaison qu'il avait eue vingt-sept ans auparavant, alors qu'il était encore lycéen, avec une fille de son village natal. La mère est morte, l'enfant est inéduquée, vulgaire, droguée. Benedict ne refuse pas ses responsabilités. Il donne de l'argent à Smith à plusieurs reprises, la traite avec gentillesse et générosité. Peut-être Smith, dont la santé physique et morale est très compromise, sera-t-elle sauvée. Mais l'important n'est pas là. Celui qui sera vraiment « sauvé », c'est le père. Il est suggéré que la vie entière de Benedict a été changée, et que, au lieu de continuer à chercher le succès matériel, il va se tourner désormais vers le spirituel et se préoccuper de son âme.

Au total, *Mariages et Infidélités* nous offre une très riche collection de portraits d'hommes et de femmes dont les problèmes ne peuvent nous laisser insensibles parce que ces êtres sont, avec leurs faiblesses et leurs contradictions, profondément humains.